

Le modèle de la guerre de Carl Von Clausewitz 1780-1831

Doc. n°1 – extrait de « De la guerre », livre I, chapitre I.

La guerre n'est rien d'autre qu'un duel à plus vaste échelle. Si nous voulons saisir en une seule conception les innombrables duels particuliers dont elle se compose, nous ferions bien de penser à deux lutteurs. Chacun essaie, au moyen de sa force physique, de soumettre l'autre à sa volonté. Son dessein immédiat est d'abattre l'adversaire, afin de le rendre incapable de toute résistance. La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. [...] Chez les sauvages, les intentions inspirées par la sensibilité l'emportent ; chez les peuples civilisés ce sont celles que dicte l'intelligence. Cependant cette différence ne tient pas à la nature intrinsèque de la sauvagerie et de la civilisation, mais aux circonstances concomitantes, aux institutions, etc. [...] En un mot, même les nations les plus civilisées peuvent être emportées par une haine féroce. On voit par-là combien nous serions loin de la vérité si nous ramenions la guerre entre peuples civilisés à un acte purement rationnel des gouvernements, qui nous paraîtrait s'affranchir de plus en plus de toute passion [...]. L'invention de la poudre et les progrès incessants dans le développement des armes à feu démontrent par eux-mêmes qu'en fait la tendance à détruire l'ennemi, inhérente au concept de la guerre, n'a nullement été entravée ou refoulée par les progrès de la civilisation.

Doc. n°2 – extrait de « De la guerre », livre I, chapitre I.

La guerre d'une communauté - de nations entières et notamment de nations civilisées - surgit toujours d'une situation politique et ne résulte que d'un motif politique. [...] Donc, si l'on songe que la guerre résulte d'un dessein politique, il est naturel que ce motif initial dont elle est issue demeure la considération première et suprême qui dictera sa conduite. [...] Aussi la politique pénétrera-t-elle l'acte de guerre entier en exerçant une influence constante sur lui, dans la mesure où le permet la nature des forces explosives qui s'y exercent. La guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens. Nous voyons donc que la guerre n'est pas seulement un acte politique, mais un véritable instrument politique, une poursuite des relations politiques, une réalisation de celles-ci par d'autres moyens.

Doc. n°3 – extrait de « De la guerre », livre VIII, chapitre 3.

La guerre devint ainsi à la fin du XVIII^e siècle, dans son essence véritable, un jeu où le temps et le hasard battaient les cartes ; mais pour sa signification, ce n'était qu'une diplomatie un peu plus tendue, une façon un peu plus exigeante de négocier, où les batailles et les sièges servaient de notes diplomatiques. Le plus ambitieux se proposait tout juste d'obtenir quelque avantage modéré pour en user au cours des négociations de paix. [...] Les choses en étaient là quand la Révolution française éclata. [...] La guerre était soudain redevenue l'affaire du peuple et d'un peuple de 30 millions d'habitants qui se considéraient tous comme citoyens de l'État. La participation du peuple à la guerre, à la place d'un cabinet ou d'une armée, faisait entrer une nation entière dans le jeu avec son poids naturel. Dès lors, les moyens disponibles – les efforts qui pouvaient les mettre en œuvre - n'avaient plus de limites définies ; l'énergie avec laquelle la guerre elle-même pouvait être conduite n'avait plus de contrepoids, et par conséquent le danger pour l'adversaire était parvenu à un extrême.

Doc. n°4 – extrait de « De la guerre », livre I.

La guerre n'est donc pas seulement un véritable caméléon qui modifie quelque peu sa nature dans chaque cas concret, mais elle est aussi comme phénomène d'ensemble et par rapport aux tendances qui y prédominent, une étonnante trinité où l'on retrouve d'abord la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. Le premier de ces trois aspects intéresse particulièrement le peuple, le second, le commandant et son armée, et le troisième relève plutôt du gouvernement. Les passions appelées à s'embraser dans la guerre doivent préexister dans les peuples en question ; l'ampleur que prendra le jeu du courage et du talent dans le domaine du hasard et de ses vicissitudes dépendra du caractère du commandant et de l'armée ; quand aux objectifs politiques, le gouvernement seul en décide.

Opérations menées par de petits détachements, jusqu'à 300 ou 400 hommes au plus.

Il est encore plus indispensable d'attaquer par surprise l'ennemi que l'on veut assaillir, quand on est si faible, que l'on peut espérer le succès uniquement par le moyen de la confusion que l'on saura semer chez l'ennemi. Remarques sur l'efficacité morale des attaques surprises : les troupes de l'ennemi sont fatiguées ; l'effroi se répand facilement en leur sein.

Dans les cas où l'on a une prise d'armes et une défense nationale, comme l'Espagne en met une en place actuellement, ou comme le Tyrol en a utilisé une, ou dans le cas d'une guerre civile comme la Vendée, presque tous les combats sont des attaques de petits postes, ou au moins, ces attaques arrivent le plus souvent. Les armées populaires ne peuvent presque rien entreprendre d'autre, ces attaques leur donnent la plus grande sûreté. Les innombrables postes que peut occuper dans un tel cas celui qui veut maintenir le pays ennemi dans un soulèvement concerté, ces postes donnent des occasions suffisantes"